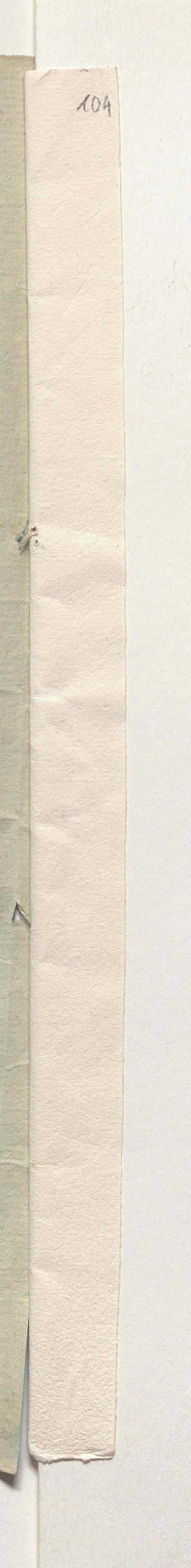

103


104

105

ESSAI

SUR

LES IDÉES COSMOGRAPHIQUES

QUI SE RATTACHENT

AU NOM D'ATLAS.

106

ESSAI

SUR

LES IDÉES COSMOGRAPHIQUES

QUI SE RATTACHENT

AU NOM D'ATLAS,

CONSIDÉRÉES DANS LEUR RAPPORT AVEC LES REPRÉSENTATIONS ANTIQUES DE CE PERSONNAGE FABULEUX (1);

PAR M. LETRONNE (2).

Les Grecs, comme tous les autres peuples, ont commencé par avoir d'étranges idées sur la géographie et la cosmographie; ces idées se ressentent de cette époque où l'homme récemment réuni en société, jetant un premier regard sur les phénomènes qui l'entourent, essaie de les expliquer, au moyen de l'analogie, par les notions élémentaires que l'expérience de tous les jours met sous ses yeux. Avant que le perfectionnement graduel des connaissances eût permis aux Grecs de réformer ces premiers aperçus, les poètes s'en emparèrent, les consacrèrent dans leurs chants, et les liant à la mythologie, les fixèrent dans l'imagination du peuple. De la poésie, ces idées passèrent dans le langage des arts; elles y trouvèrent une expression fidèle, même long-temps après que le progrès des lumières en avait fait sentir la puérilité.

(1) Cette dissertation a paru récemment dans les *Annali dell' Instituto di correspondenza archeologica*, T. II. Elle reparaît ici avec plusieurs additions. (N. du R.)

(2) Extrait du *Bulletin universel des sciences*, publié sous la direction de M. le baron de Férussac, cahier de mars 1831, section VII.

*

Il n'est pas inutile de suivre ces idées dans leur progrès et d'en saisir l'ensemble, pour pouvoir se pénétrer du vrai caractère de certaines représentations dont les anciens nous ont parlé, et sur lesquelles plus d'un antiquaire habile s'est mépris.

J'en donnerai pour exemple deux bas-reliefs qui ornaient le coffre de Cypsélus et le trône de Jupiter à Olympie; ils représentaient, dit Pausanias, *Atlas soutenant le ciel et la terre.* A défaut de monumens analogues, il est difficile de se faire une idée exacte de la manière dont on avait dû figurer *le ciel et la terre*, soutenus *à la fois* par Atlas, à moins de réunir les notions cosmographiques que les anciens avaient rattachées au nom de ce Titan. C'est l'objet de ce Mémoire, qui touche à plus d'un fait intéressant pour l'histoire des opinions et des connaissances des Grecs.

Deux fonctions *principales* avaient été dévolues à Atlas par les anciens Grecs. Selon les uns, il soutenait le ciel; selon d'autres, il soutenait le ciel et la terre. Nous allons les examiner l'une après l'autre.

§ I. *Atlas soutien du ciel.*

Une des premières idées qui se sont présentées aux Grecs comme à beaucoup d'autres peuples, c'est que le ciel forme au-dessus du disque terrestre une voûte solide, à laquelle les astres sont attachés comme autant de clous lumineux. De là les épithètes de σιδήρειος, χάλκειος, πολύχαλκος qu'Homère (1) et Pindare (2) donnent au ciel. De là encore cette tradition mythique qui faisait le ciel fils d'*Acmon*, ou *Enclume* (3).

Mais une voûte solide et pesante ne pouvait rester suspendue en l'air sans être soutenue par quelque support. « C'est là, nous dit Aristote, ce qui fit imaginer qu'Atlas soutenait le ciel; en le supposant d'une matière pesante, on inventa un *principe* (ou *une force*) *animé* (ou *personnifié*, ἀνάγκη ἔμψυχος) qui en supportait le fardeau (4). » Ailleurs il parle d'Atlas, « que les mythologues figurent ayant les pieds sur la terre [et soutenant le ciel de ses bras] (5). » Ces passages conduisent naturelle-

(1) Heyn. *Excurs. VIII, ad. Il* ά 494.
(2) Dissen. *ad Pind. VI, Nem.* 6.
(3) *Etymol. magn. h. v.*
(4) *De cœlo.* II, 1, p. 453, B. Duval.
(5) Id. *de Animal. mot.* c. 3, p. 702, B. C.

ment à penser que la notion de *montagne servant à soutenir le ciel* n'est pas *primitive*, mais qu'au contraire l'idée cosmographique fut *immédiatement* personnifiée par les Grecs; car Aristote ne dit pas qu'on imagina de soutenir le ciel au moyen *d'une montagne*, mais qu'on inventa un *principe animé*, un être de forme humaine, pour remplir cet office. Or, toute l'antiquité dépose en faveur de cette assertion.

En effet, partout, dans les anciens poètes, Atlas n'est qu'un personnage dont le nom provient évidemment du rôle qu'on lui attribuait. Nulle part l'idée de *montagne* n'y est jointe. Sans parler d'Homère, dont le passage sera examiné plus bas, tous les anciens poètes grecs, à partir d'Hésiode, nous représentent le ciel comme supporté par Atlas lui-même, qui, placé à l'extrémité de l'occident, vers les Hespérides, soutenait de ses bras et de ses puissantes épaules un si pesant fardeau.

Hésiode dit (1) : « Placé aux extrémités de la terre, en avant des Hespérides à la voix harmonieuse, Atlas, contraint par une nécessité cruelle, debout, soutient le ciel de sa tête et de ses bras infatigables. » Ἄτλας δ' οὐρανὸν εὐρὺν ἔχει (2) ·· ἑστηὼς, κεφαλῇ τε καὶ ἀκαμάτοισι χέρεσσι. Eschyle : « Atlas... qui, vers les lieux de l'Occident est debout, colonne du ciel et de la terre, soutenant de ses épaules un poids qu'il embrasse avec peine ». ὃς πρὸς ἑσπέρους τόπους ἕστηκε, κίων οὐρανοῦ τε καὶ χθονὸς, ὤμοις ἐρείδων ἄχθος οὐκ εὐάγκαλον (3); et plus bas : « Atlas... dont le dos gémit sous le poids énorme du ciel (4). » Ces passages auxquels reviennent, pour le sens, ceux des autres poètes (5), nous montrent qu'on se figurait Atlas comme un personnage qui, debout, le dos voûté, les épaules recourbées, soutenait le poids du ciel, dont il embrassait le contour de ses bras élevés au-dessus de sa tête. C'est, en effet, sous cette forme qu'il fut représenté généralement par les peintres et les statuaires (6), le

(1) *Theogon*, 517, seq.

(2) Hésiode (v. 745) répète la même idée, et dit ἔχετ' οὐρανὸν εὐρὺν au lieu de ἔχει, sans autre raison que le besoin de la mesure.

(3) *Prometh.* 347, seq. Je suis la leçon et la ponctuation de Blomfield

(4) V. 425, seq.

(5) Euripid. *Hippol.* 747. *Ion. init.* Virgil. *Æneid.* IV, 481. Ovid. *Met.* II, 297. XI, 175, etc.

(6) Vitruv. VI, 7, 6, Schneid.

plus souvent debout, quelquefois le genou ou même les deux genoux en terre, et fléchissant sous le poids. Le ciel, ayant forme de globe sur les monumens romains, devait, sur ceux de la belle époque grecque, avoir la forme d'un hémisphère, dont Atlas soutenait les deux extrémités; car dans le système primitif des Grecs, on se représentait le ciel comme une voûte hémisphérique qui reposait sur les bords du disque terrestre; et si j'avais à essayer la restitution de cet Atlas que Pausanias vit dans le trésor des Épidamniens à Delphes, c'est cette forme que je donnerais au *ciel* que le Titan soutenait (1).

Il est remarquable que la tradition suivie par Homère diffère de celle qu'on trouve dans toute l'antiquité; son Atlas ne supporte pas le ciel, mais il tient ou soutient les hautes colonnes *qui séparent la terre du ciel*,

.... ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς
μάκρας, αἳ γαῖαν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν (2).

L'expression ἀμφὶς est obscure, mais l'explication de Buttmann (3) me semble la véritable. La différence consiste donc en ce qu'Atlas, personnage divin, au lieu d'être lui-même la *colonne du ciel*, a la fonction de veiller à ce que les *colonnes du ciel* ne tombent pas. Il ne sert pas immédiatement d'*agent physique*, mais il veille sur cet agent, et il connaît en outre *toutes les profondeurs de la mer*, dernière circonstance qui annonce une personnification encore plus directe d'Atlas. Malgré cette différence, le principe de l'action attribuée à cet être fabuleux est au fond le même.

Il ne peut entrer dans mon plan de suivre tous les mythes locaux, relatifs à Atlas, qui sont nés, chez les Grecs, de l'usage poétique d'*historiser* les êtres mythologiques. Les mythes qui concernent ses parens, ses enfans, les liens qui l'unissaient à d'autres êtres fabuleux comme lui, n'ont rien à faire avec les notions que j'examine (4). Il doit me suffire de remarquer que de tels mythes naissaient parfois, dans chaque localité, de

(1) ἔχει μὲν πόλον ἀνεχόμενον ὑπὸ Ἄτλαντος, Paus VI, 19, 8. Clavier traduit πόλος par *globe* à tort.

(2) Hom. *Odyss.* ά 51, 53.

(3) *Lexilogus*, II, 219.

(4) V. Voelcker, *die Mythol. der Japet. Geschl.* S. 49. ff. — Müller, *Proleg. zu einer wissensch. Mythol.* S. 191, ff.

simples jeux de mots ou de rapports fortuits dans les noms. Par exemple, il y avait, au territoire de Tanagre, un lieu appelé *Polos* (ciel); en combinant ce nom avec le passage d'Homère qui semble nous représenter Atlas comme occupé à la fois du ciel, de la terre et des profondeurs de la mer, les Tanagréens avaient imaginé d'appliquer la localité du mythe à leur *Polos*. « C'était-là, disaient-ils, qu'Atlas assis s'occupait de ce qui se passait sous terre et dans le ciel (1). » Ils en faisaient ainsi une sorte de *philosophe spéculatif*, occupé de ces mêmes objets qui, plus tard, servirent de chefs d'accusation contre Anaxagore et Socrate (2).

De ces diverses observations, il résulte que l'Atlas des anciens Grecs n'était, quant à la fonction principale qui lui était attribuée, que la personnification médiate ou immédiate d'une idée cosmographique.

Ce résultat n'est pas sans importance pour l'histoire de la géographie, en ce qu'elle rend à peu près inutiles les conjectures des modernes sur la situation réelle de la *montagne Atlas*, dont les anciens poètes grecs ont parlé. On a pensé que cet *Atlas* pouvait être l'expression de la chaîne de ce nom qui, vue de profil, se présente comme un pic isolé (3); on a dit encore que c'était le *Pic de Ténériffe*, dont les Phéniciens avaient pu apporter la connaissance en Grèce dès le temps de Cadmus (4); ces ingénieuses idées sont contradictoires avec le trait caractéristique d'Atlas, dans les sources les plus anciennes, et avec ce fait positif que l'*Atlas montagne* n'a été connu des Grecs que fort tard. Le personnage de ce nom est lié avec les *Hespérides*, le lac *Tritonis*, Calypso et les Gorgones (5); c'est-à-dire qu'il fait partie de ce groupe d'êtres fabuleux que les Grecs avaient placés à l'extrémité de leur occident, qui, au temps même

(1) Ἔστιν... ἐν Τανάγρᾳ καὶ ὄρος Κηρύκιον, ἔνθα Ἑρμῆν τεχθῆναι λέγουσι Πόλος τε ὀνομαζόμενον χωρίον, ἐνταῦθα Ἄτλαντα καθήμενον πολυπραγμονεῖν τά τε ὑπὸ γῆν φασὶ καὶ τὰ οὐράνια. Paus. IX, 20, 3. Je suis la leçon de Bekker.

(2) Περιεργάζεται (Socrate) ζητῶν τά τε ὑπὸ γῆς καὶ τὰ ἐπουράνια. Plat. *Apol. Socrat.*, § 3. Le parallélisme des expressions est complet, car περιεργάζεσθαι et πολυπραγμονεῖν sont mots synonymes.

(3) Humboldt, *Ansichten der Natur*, I, S. 18, zw. Ausg.

(4) Ideler, dans Humboldt, *ouvrage cité*, S. 127-132.

(5) Mannert, Th. X, zw. Abth. S. 164-178. — Voelcker, S. 67. ff.

d'Homère, ne dépassait pas la petite Syrte, et, plus au nord, la Sicile. C'est aussi dans cette région qu'ils placèrent d'abord l'*Atlas géographique*, quand ils eurent transformé le *personnage* en *montagne*.

L'origine de cette transformation peut, je crois, se déduire naturellement de cet autre passage d'Aristote (1) : « De même que les colonnes servent à soutenir les masses pesantes, ainsi les poètes nous parlent de l'Atlas qui soutient le ciel, et l'empêche de tomber sur la terre, *comme le disent quelques physiciens* (ὥσπερ τῶν φυσιολόγων τινές φασι). » Or, nous savons que les premiers physiciens, en transportant dans leurs systèmes les mythes poétiques ou religieux, firent l'opération inverse de celle des poètes théogoniques; c'est-à-dire qu'ils métamorphosèrent les *agens divins* personnifiés en *agens physiques*. Nous ne pouvons guère douter que l'Atlas, *personnage* chez les poètes, ne soit devenu, dans les idées des physiciens, *une montagne élevée*, qui supportait le ciel comme le faisait l'être mythologique.

On conçoit que, par suite de cette transformation, il a suffi que quelques navigateurs aient trouvé, dans la partie de la Libye voisine des Syrtes, une montagne élevée, pour qu'ils lui aient appliqué le nom d'Atlas. Hérodote nous met lui-même sur la voie de cette opération. Il parle des Atlantes qui habitent à vingt journées des Garamantes, aux environs du mont Atlas; ce mont était si élevé qu'on n'en voyait jamais la cime; et les habitans du pays disaient *qu'elle est la colonne du ciel* (2). Assurément, personne ne croira que le nom tout grec d'*Atlas*, et son dérivé *Atlantes*, fussent ceux que les naturels donnaient à la montagne et à eux-mêmes; et il me semble évident qu'ici les Grecs ont lié ensemble l'idée de cette montagne, regardée par les gens du pays comme la *colonne du ciel*, avec celle de leur *Atlas* qui était censé soutenir le ciel sur ses épaules, dans l'occident du monde connu d'Homère. De là, le nom d'*Atlas* et d'*Atlantes* transporté à cette montagne et au peuple qui habitait auprès.

C'est alors que dut être imaginée la seconde forme d'Atlas,

(1) *Metaph.* V. 23, p. 889 B.

(2) Τοῦτο τὸν κίονα τοῦ οὐρανοῦ λέγουσι οἱ ἐπιχώριοι εἶναι. Herod., IV. 984, 4.

celle d'un personnage changé en montagne, mais conservant sous cette nouvelle forme les traces de sa première nature. Tel nous le dépeignent Virgile et Ovide (1), dans des vers qui ont sans doute suggéré à Jean de Bologne l'idée de sa statue colossale de l'Apennin.

Il est difficile de savoir maintenant à quel pic de l'Atlas correspond la montagne dont Hérodote a entendu parler. Les géographes n'ont pu faire à cet égard que des conjectures. Le mont *Jurjura*, qui est dans la partie la plus élevée de la chaîne (2), où les neiges sont perpétuelles, pourrait bien être celui que les naturels du pays appelaient la *colonne du ciel*.

Quelle qu'elle puisse être, les Grecs durent en prendre connaissance postérieurement au voyage de Colaeus de Samos à Tartessus en 639 avant notre ère. Ce fut ce voyage, comme le fait entendre Hérodote (3), qui ouvrit aux Grecs la route du commerce dans l'occident de la Méditerranée. Les fréquentes communications des Samiens d'abord, et des Phocéens ensuite, avec les peuples de l'Hispanie et de la côte septentrionale d'Afrique à l'ouest des Syrtes, firent connaître toute cette région jusqu'alors presque ignorée, et évanouir les prodiges dont les anciens poètes l'avaient environnée. C'est alors que les Grecs durent entendre parler de l'opinion locale qui leur donna l'idée d'appliquer à cette région l'*Atlas montagne* des premiers physiciens. Ce nom s'étendit ensuite de proche en proche à toute la chaîne jusqu'au détroit des Colonnes, et même *au-delà*, dit Hérodote (4), c'est-à-dire, je pense, jusqu'au cap Soloë ou Spartel; car il est à remarquer que, ni le périple d'Hannon, ni celui qu'on attribue à Scylax, ne font mention d'un Atlas le long de la côte occidentale d'Afrique. C'est dans le périple de Polybe qu'on en aperçoit la première trace. L'Atlas, prolongé au-delà des Colonnes, donna son nom à l'*Océan atlantique*, dénomination qui se trouve déjà dans cet historien (5), et dans les Argonautiques du faux Orphée (6). Mais,

(1) Virg. *Æneid.* IV, 247 sq. — Ovid. *Met.* IV, 656 sq.
(2) Shaw, *Travels and Observ.*, p. 50. — K. Ritter, *Africa*, S. 889 ff.
(3) IV, 152.
(4) IV, 185.
(5) I, 202.
(6) *V.* 1174, Herm. (2 bis), p. 114.

selon toute apparence, elle est plus ancienne même qu'Hérodote; car il est parlé dans le Critias de Platon, de l'*Océan atlantique*, qui avait reçu son nom d'*Atlas, roi de l'Atlantide.* Or la fable de l'Atlantide, que Platon raconte et amplifie sans doute dans le Timée et le Critias, a été tirée d'un poème *mythico-politique* que Solon composa sur la fin de sa vie (1), pour réveiller le courage et le patriotisme des Athéniens. Il donna les prêtres de Saïs pour auteurs du récit principal, comme un moyen d'en augmenter le crédit. Solon mourut en 559 avant notre ère; son poème a dû être composé entre 570 et 560, environ soixante-dix ans après le voyage de Colaeus de Samos, et plus de 200 avant la rédaction du Critias.

On vient de voir que Solon avait déjà fait d'Atlas un roi de l'Atlantide. Plus tard, on en fit un monarque africain, père ou frère d'Hespérus, dont l'empire s'étendait sur toute la côte septentrionale de l'Afrique, c'est-à-dire précisément dans la région que parcourt la chaîne de ce nom. Ce roi fut, en même temps, regardé comme l'inventeur de l'astronomie, qu'il enseigna à Hercule et à tout le genre humain. C'est par là qu'on expliqua et l'antique tradition qui en faisait le soutien du ciel, et celle du secours qu'Hercule lui avait prêté. Plus tard encore, il devint un *astrologue*, prédisant l'avenir par la méthode généthliaque (1 bis). Mais ces explications qu'on ne trouve que dans des auteurs d'une époque récente, tels que Diodore de Sicile (2), Hérodote (3), Héraclite (4), Cicéron (5), Vitruve (6), Pline (7), Diogène de Laerte (8), Servius (9), Isidore (10), Saint-Augustin (11), diffèrent en tous points des traditions connues des anciens Grecs, et suivies par leurs poètes

(1) Plut. *in Solone*, § 31. (1 bis) Eustath. *ad Odyss.*, p. 1390, l. 15.
(2) Diod. Sic. III, 59; IV, 27.
(3) Herodor. *ap.* Clem. Alex. T. I, p. 360.
(4) *Incred.* 3.
(5) *Tuscul.* V, 3.
(6) *Archit.* VI, 7, 6. Schn.
(7) VII, 56.
(8) *Proœm.* § 1.
(9) *Ad Æn.*, I, 745.
(10) *Origin.* XIV, 8.
(11) *Civ. Dei.* XVIII, 8.

et leurs artistes. Tout annonce l'époque tardive où ces fictions furent inventées. Le rôle qu'Atlas joue dans l'éloquente, mais fantastique histoire de l'*astronomie ancienne*, par Bailly, et dans l'ouvrage, souvent non moins chimérique, de Dupuis, est contredit par le témoignage de l'antiquité *véritable*, c'est-à-dire dégagée des additions et des surcharges successives qui l'ont tant défigurée.

Telle est, je pense, la filiation chronologique de ces diverses formes d'un même mythe; faute d'avoir été classées dans leur ordre, elles ont embarrassé l'histoire de la géographie de plus d'une notion erronée.

Il s'ensuit qu'il faut renoncer à trouver, dans les monumens qui nous restent, la trace de l'*Atlas géographique* avant l'époque du voyage de Colaeus de Samos. L'Atlas des anciens poètes grecs n'a été qu'un *Titan*, comme Prométhée, Épiméthée et les autres êtres de la race japétique, dont les Grecs avaient placé le séjour aux extrémités de leur monde connu.

Quand l'Atlas fut devenu une montagne, qui, située dans l'Occident, soutenait la voûte céleste, on chercha, du côté de l'Orient, un autre support pour cette voûte. On choisit le Caucase, séjour de Prométhée, frère d'Atlas, et dont le plus haut sommet, qui surpasse le Mont-Blanc de 900 mètres, offrait toutes les conditions voulues pour une colonne du ciel. Cette idée ne se trouve pas ailleurs que dans Apollonius de Rhodes (1); car l'épithète ἀστρογείτων, qu'Eschyle donne au Caucase (2), peut n'être qu'une expression poétique de son élévation. Mais elle a dû être mise en œuvre avant Apollonius de Rhodes, aussitôt que les Grecs eurent acquis une connaissance un peu exacte du Caucase; ce qui n'eut lieu que long-temps après Homère et Hésiode (3). Je crois que les hautes montagnes qui, selon Ibycus, contemporain de Stésichore, supportaient le ciel (4), n'étaient autre chose que les montagnes de la terre; et quand Pindare appelle l'Etna *colonne céleste*, κίων οὐρανία (5),

(1) *Argon.* III, 161-163.
(2) *Prometh. Vinct* 727 Schütz. — 746 Blomf. — Cf. Stanley, ad h. v.
(3) Voss, *alte Weltkunde*, S. XVII, col. 2.
(4) *Ap. Schol.* Apoll. Rh. III, 106.
(5) Pind. I, *Pyth.* 36, cf. Boeckh ad h. l, t. III, p. 229.

cette expression, avant d'être prise par les Grecs dans un sens figuré, en avait un propre et positif.

§ II. *Atlas soutien de la terre.*

L'idée primitive, reçue chez tous les peuples, que la terre forme une surface plane d'une certaine épaisseur, qui supporte le poids de la voûte pesante du ciel, laissait à résoudre une grande difficulté. Comment se soutenait donc cette terre qui supportait tout? La crainte qu'elle tombât, sans qu'on sût bien au juste où elle pouvait aller, fit imaginer des explications qui reculaient la difficulté au lieu de la résoudre, mais qui suffisaient pour calmer un peu la crainte dont on voulait s'affranchir. Ainsi, dans la cosmographie indienne, la terre est supportée par quatre éléphans, posés sur une tortue, laquelle est soutenue par le grand serpent, qui embrasse tous les mondes. Ce serpent n'est supporté par rien; mais sans doute les cosmographes indiens se tiraient d'affaire en disant qu'il se soutient en vertu de quelque faculté divine. Il eût été plus simple d'attribuer cette faculté à la terre elle-même; on n'aurait alors eu besoin ni d'éléphant, ni de tortue, ni de serpent; mais c'est précisément parce que cela est simple qu'on n'en eut pas l'idée, à ces époques primitives où l'extravagant et l'absurde ont seuls de la prise sur les esprits. Cette solution, aussi commode que simple, s'est présentée à ceux des Pères de l'Église qui niaient la sphéricité de la terre et voulaient que le ciel fût une voûte solide; ils ont résolu la difficulté en disant que la terre se soutient dans l'espace, parce que Dieu le veut ainsi; raison qui dispense d'en chercher une autre.

Une explication de ce genre se présenta de bonne heure à l'esprit des Grecs, dont l'imagination, mieux réglée que celle des orientaux, conservait toujours un fond de bon sens au milieu de ses écarts mêmes. Les Grecs restèrent fidèles à leur habitude d'expliquer les phénomènes naturels par l'assistance immédiate d'un principe divin; ils préposèrent tantôt un dieu, tantôt un Titan, à la fonction pénible d'empêcher la terre de tomber.

Je crois que la divinité investie de cette charge fut d'abord *Posidon* ou *Neptune;* c'est ce qui me paraît résulter du sens de quelques-unes des épithètes qui étaient jointes à son nom. Cel-

les de ἐνοσίχθων, ἐνοσίγαιος, κινησίχθῶν, σεισίχθων (1), se trouvent dans tous les poètes depuis Homère ; elles reviennent à celle de τινάκτωρ γαίας dans Sophocle (2), de κινητὴρ γᾶς dans Pindare (3); et le Tasse, dans le prologue de l'Aminte, les a très-bien rendues par les mots *scotitor della Terra* (4). Elles se rapportent au pouvoir dont était doué Neptune d'ébranler la terre dans ses fondemens. Il était ainsi l'unique auteur des tremblemens de terre, qu'il calmait à son gré, en remettant la terre dans son équilibre, ce qui lui méritait alors les épithètes d'ἀσφάλιος ou ἀσφαλίων, *celui qui affermit, qui consolide* (5), qu'il reçut dans tous les temples élevés à l'occasion de tremblemens de terre.

D'où vient que le Dieu de la mer fut investi d'une telle puissance? C'est ce que nous apprend une autre de ses épithètes, celle de γαιήοχος ou γαιοῦχος, qui n'est ni moins ancienne, ni moins connue des poètes. On lui suppose généralement le sens de *qui entoure la terre*, ou *telluricinx*, pour employer le mot latin inventé par M. Hermann (6); mais, d'après la composition de cette épithète, ὁ τὴν γῆν ἔχων, elle peut signifier *celui qui tient*, *retient ou soutient la terre*, aussi bien que *celui qui possède la terre* (7). Les anciens grammairiens (8) l'expliquent par ὁ τὴν γῆν συνέχων, *qui soutient* ou *contient la terre* (9). Il faut remarquer, en effet, que, dans l'expression de l'idée de *soutenir*, soit la terre, soit le ciel, le simple ἔχειν était presque exclusivement employé au lieu du composé ἀνέχειν, συνέχειν ou φέρειν. Nous en avons la preuve dans les divers passages où il est question d'Atlas. Ainsi, Hésiode, Eschyle et Euripide, dans les passages cités plus haut; l'inscription du coffre de Cypsélus, Ἄτλας Οὐρανὸν ἔχει (10); Aristote, Ποιηταὶ

(1) Creuzer, *Meletem. Crit.* I, 32.
(2) *Trachin.* 503.
(3) IV, *Isthm.* 32.
(4) V. la note de Ménage.
(5) Creuzer, *ubi suprà.*
(6) *Opusc.* II, p. 186.
(7) Comme γαιάοχος Ἄρτεμις (Sophocl. *OEd. Tyr.* v. 160.)
(8) Apollon., l. l., et Hesych., v. Γαιήοχ. Quant à la seconde interprétation, ἡ ἐπ' αὐτὴν ὀχούμενος, elle est ridicule.
(9) Comme Platon dit d'Atlas : ἅπαντα συνέχων (*Phæd.* §. 47. p. 418. Fisch. — §. 50, p. 69, Wytt.)
(10) Paus. V, 18, 4.

τὸν Ἄτλαντα ποιοῦσι τὸν οὐρανὸν ἔχο τα (1); Apollodore, Ἄτλας ἔχει τοῖς ὤμοις τὸν οὐρανόν (2); et ailleurs, τὸν πόλον ἔχει (3); enfin, dans un passage de Phérécyde, conservé par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (4), l'un des manuscrits donne οὐρανὸν ἔχειν, l'autre βαστάζειν, qui en est la glose. Tout concourt à montrer que γαιήοχος peut très-bien signifier celui qui *soutient la terre*, comme Atlas *soutenait* le ciel. Ainsi, Neptune était ἀσφάλιος, parce qu'il était γαιήοχος. Plutarque appuie la relation des idées exprimées par ces deux épithètes (5). Neptune était considéré comme la divinité chargée de cette fonction pénible, et, à ce titre, comme pouvant à son gré bouleverser la terre ou la remettre en état de repos. Au reste, il ne faudrait pas objecter que Neptune étant la divinité de la mer, ne pouvait, en même temps, être placé sous la terre pour la soutenir. Il la soutenait en vertu de la puissance divine dont il était revêtu. Il n'avait besoin, pour cela, que de sa volonté. En même temps, l'idée qu'un Dieu veillait au maintien de la terre suffisait pour en rassurer les habitans craintifs.

Je crois que tel a été le sens *primitif* attaché à ces diverses épithètes de Neptune. Je dis *primitif*, parce que, dans la suite, on a pu en perdre l'origine et y attacher des idées purement mythiques. Cette conjecture acquiert plus de vraisemblance encore quand on connaît la liaison établie par les premiers physiciens grecs entre le principe qui maintenait la terre en équilibre et la cause des tremblemens de terre.

On sait, en effet, d'après le témoignage formel d'Aristote, dans le traité du ciel, et dans les métaphysiques, que Thalès se représentait la terre comme une île de forme ovoïde, nageant sur le fluide aqueux, ainsi qu'un immense vaisseau; et qu'il regardait les tremblemens de terre comme le résultat des agitations du fluide (6), sur lequel la terre était poussée tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Les ébranlemens cessaient quand l'eau

(1) *Metaphys.* V, 23, p. 889 B.

(2) 1, 2, 3.

(3) II, 5, 11, 14.

(4) *Ad* IV, 1396. — Cf. Sturz. Pherecyd. *Fragm.*, p. 133, ed. sec.

(5) *In Theseo.* § 35 fin. Τὸ μόνιμον καὶ δυσκίνητον οἰκεῖον ἔχει τῆς τοῦ θεοῦ δυνάμεως, ὃν Ἀσφάλιον καὶ Γαιήοχον προσονομάζομεν.

(6) *De Cœlo*, II, 13, p. 467, B. G. — *Metaphys.* I, 3, p. 842, D. E.

n'était plus agitée. Aristote ne manque pas de remarquer que Thalès (1) avait été conduit à cette opinion par sa théorie générale sur l'eau, considérée comme principe; théorie dont l'origine est déjà dans Homère. Il est difficile de ne pas voir que Thalès, en ce point comme en beaucoup d'autres, n'a fait que donner une forme scientifique aux idées mythologiques qui avaient cours de son temps; et que l'Océan, qui excite ou calme par son mouvement ou son repos les tremblemens de terre, en agitant ou en laissant reposer la terre qui flotte sur sa surface, est exactement le Neptune ἐνοσίχθων qui ébranle, ἀσφάλιος qui raffermit, γαιήοχος qui soutient le disque terrestre.

Cependant l'attribution principale de Neptune, comme divinité de la mer, finit par sembler à quelques-uns contradictoire avec la fonction de soutenir le disque terrestre dans l'espace. Ils cherchèrent un autre principe. Atlas fut alors enlevé de la place qu'il occupait entre le ciel et la terre; et on le plaça dessous. Quoique cette opinion populaire sur l'équilibre du disque terrestre ait, à ce qu'il me semble, échappé à la critique des modernes, il n'en existe pas moins dans l'antiquité des traces évidentes.

On peut croire que l'ambiguité des paroles d'Homère, dans le passage déjà cité, contribua à répandre cette opinion nouvelle. En effet, entre les explications auxquelles ces vers se prêtent, Eustathe en cite une (2), d'où il résulterait que ces colonnes, tenues par Atlas, supportaient à-la-fois le ciel et la terre, qu'elles conservaient en équilibre au centre du monde. Dans cette hypothèse, Atlas, au lieu d'être placé *sur* la terre, aurait été *dessous*, et aurait rempli l'office des quatre éléphans de la cosmographie indienne. On pourrait hésiter à admettre la réalité d'une modification aussi importante dans les fonctions attribuées à Atlas, si plusieurs faits ne la mettaient hors de doute. Ainsi, quand Socrate, dans le Phédon, passe en revue les diverses opinions d'Empédocle et d'Anaxagore, sur la cause qui maintient la terre en équilibre, il ajoute : « Mais quelle puissance a disposé toutes ces choses pour le mieux dans l'état où elles sont maintenant? C'est ce qu'ils ne recherchent pas; ils ne veulent point reconnaître là certaine force divine, et ils pen-

(1) Cf. Pseudo-Plut. *De Plac. philosoph.* III, 15.

(2) Ad h. l. p. 1390, l. 63.

sent avoir *trouvé un Atlas* plus fort que le fameux personnage de ce nom, plus immortel, plus capable, en un mot, de soutenir l'Univers (1). » Ce passage ne peut évidemment s'entendre que dans le cas où Platon avait en vue l'opinion qu'Atlas, soutenant la terre dans l'espace, jouait le rôle du tourbillon, dans le système d'Anaxagore, ou de l'air, dans celui d'Empédocle.

La même observation s'applique à ce passage de Plutarque. Dans l'opuscule *de facie quæ apparet in orbe lunæ* (2), il fait dire à l'un de ses interlocuteurs : « [Sans doute vous n'avez pas peur que la terre ne tombe]; Eschyle vous aura peut-être rassuré, en disant qu'Atlas, etc. » Le passage d'Eschyle, auquel Plutarque renvoie, et qui a été cité plus haut, a tout un autre sens que ne le croit Plutarque; mais on voit clairement que le sens qu'il lui donne est fondé sur la forme du mythe qui faisait d'Atlas le soutien de la terre. Je remarquerai, chemin faisant, que, dans le même passage, Plutarque n'a pas mieux entendu les vers de Pindare qu'il cite : « Si la lune, ajoute-t-il, n'a au-dessous d'elle qu'un air léger incapable de soutenir une masse solide, du moins la terre, au dire de Pindare, est soutenue par des colonnes d'acier qui l'environnent de toutes parts. » Pindare ne dit rien de pareil dans le passage cité; il y est question, non pas de la *terre* en général, mais simplement de l'*île de Délos*, laquelle, après avoir été long-temps errante, fut, dit le poète, rendue fixe, lors du séjour de Latone, au moyen de quatre colonnes d'acier qui s'élevaient des racines de la terre (3).

Cette modification de l'attribut d'Atlas paraît avoir été admise d'assez bonne heure par quelque poète, puisque nous la voyons entrer, à une époque déjà ancienne, dans le domaine des arts; et l'on sait que les arts s'emparaient de préférence des sujets consacrés par la religion locale, ou que la poésie avait popularisés.

Car c'est ainsi, je pense, qu'on doit se représenter la figure d'Atlas que Panænus avait peinte sur un des côtés du mur d'appui qui entourait le trône d'Olympie, et empêchait d'en ap-

(1) § 47, p. 417, Fisch. — § 50, p. 69, Wyttenb.... Ἀλλὰ ἡγοῦνται τούτου ἄν ποτε Ἄτλαντα ἰσχυρότερον, καὶ ἀθανατώτερον, καὶ μᾶλλον ἅπαντα ξυνέχοντα ἐξευρεῖν.

(2) P. 923, 18. — T. IX, p. 652, l. 1, *Reiske*.

(3) *Fragm.* 58, ed. Boeckh.

procher. Parmi ces peintures, on voit Atlas *soutenant ciel et terre* (οὐρανὸν καὶ γῆν ἀνέχων); auprès de lui est Hercule qui manifeste l'intention de se charger, à son tour, du fardeau (1). » Il serait impossible d'imaginer qu'Atlas était ici représenté portant, dans chaque main, une statue de la terre ou du ciel, parce que, si telle eût été l'idée de Pausanias, il se fût exprimé tout autrement. Le ciel et la terre ne peuvent avoir été figurés, et M. Quatremère de Quincy l'a bien vu, que *sous une forme cosmographique*, et placés autre part que sur ses épaules et au-dessus de la tête d'Atlas, conformément aux textes et aux monumens connus. Si l'on pouvait concevoir le moindre doute à cet égard, il serait levé par ce que Pausanias rapporte d'une autre peinture bien plus ancienne, qui se trouvait parmi celles du coffre de Cypsélus (2). « Atlas *soutient sur ses épaules ciel et terre, selon la tradition* (Ἄτλας δὲ ἐπὶ μὲν τῶν ὤμων κατὰ τὰ λεγόμενα οὐρανὸν τε ἀνέχει καὶ γῆν); il porte aussi les pommes des Hespérides : quel est l'homme qui est armé d'une épée et s'avance contre Atlas, rien d'écrit en particulier au-dessus de lui ne l'apprend; mais il est évident pour tous que c'est Hercule, etc. »

Maintenant, comment nous figurons-nous Atlas portant tout à la fois, *sur ses épaules, le ciel et la terre?* Cela ne sera pas difficile d'après ce qui précède. M. Quatremère de Quincy a représenté, sous forme de *globe*, ce qu'Atlas soutenait dans les deux antiques peintures (3). Mais, outre que le globe ne reproduit point tout à la fois *le ciel et la terre* dont parle Pausanias, ce ne fut guère qu'à partir de l'époque alexandrine que le globe fut employé pour représenter, soit le ciel, soit la terre; l'idée de la *sphéricité* de la terre était à peu près aussi loin des anciens artistes grecs que celle du zodiaque, dont on ne peut citer aucune représentation totale ou partielle, dans quelqu'ouvrage de l'art grec, avant le troisième siècle qui a précédé notre ère. Pour ces artistes, comme pour les poètes, la terre n'était qu'un *disque*, dont l'Océan occupait les bords; le ciel était une voûte surbaissée qui venait s'appuyer sur les extrémités du disque. Voilà quel était le monde d'Homère, d'Hésiode, de tous les poètes et de tous les artistes antérieurement

(1) Paus. V, 11, 5.
(2) Paus. V, 18, 4.
(3) *Jup. Olymp* Pl. IV, p. 132; XV, p. 302.

à l'époque alexandrine; image qu'on reproduisit encore longtemps après, par une suite de l'influence qu'exercèrent toujours sur l'esprit grec les idées que la poésie antique avait popularisées. C'est conformément à ce système que devaient être figurés *le ciel et la terre* dans les bas-reliefs cités par Pausanias. Atlas y avait les bras élevés, enveloppant un *disque*, qu'il supportait sur ses épaules, selon l'expression d'Eschyle, et ce disque était surmonté de la voûte surbaisée du ciel, ayant même diamètre.

Telle était l'opinion que je m'étais faite sur cette représentation, indépendamment de tout monument de l'art; car je n'en connaissais pas qui exprimât la pensée de Pausanias. M. le baron de Stackelberg, auquel je communiquai ce mémoire pendant son séjour à Paris, en 1829, me montra un dessin qu'il avait fait d'un monument possédé par M. Dodwel, et qui lui parut, ainsi qu'à moi, une confirmation de ce que j'avais pensé.

Ce monument est une base triangulaire de marbre trouvée à Athènes. Selon toute apparence, elle a appartenu à un candélabre (V. la pl. n° 1): la partie supérieure est détruite. L'une des trois faces porte un casque (n° 2); l'autre une chouette perchée sur un vase renversé (n° 3), comme aux médailles d'Athènes. Ce sont deux symboles relatifs à Minerve.

La troisième face (n° 4), qui est l'importante, porte une figure humaine dont le corps, à partir de la naissance ou du milieu des cuisses, se termine en queues de serpens (1). Ses bras élevés au-dessus de sa tête embrassent un disque surmonté d'une sorte de voûte surbaissée.

Que cette figure représente *Atlas* soutenant le monde; c'est ce qui est évident au premier coup-d'œil. Les jambes terminées en queues de serpens sont un caractère distinctif des Titans, comme fils de la terre (2). Or, Atlas est appelé Titan par Eschyle (3); et Hygin nous a conservé une tradition qui le faisait

(1) Οὐρὰς ὀφέων comme dit Pausanias, en parlant de Borée (V, 19, 1).

(2) V. deux pierres gravées dans Winckelmann (Mon. ined. Pl. 4 et 10, et Explic. p. 10, 11). L'oracle de Telmissus (Herodot. I, 78) appelle les serpens, *fils de la Terre*.

(3) *Prometh.* 425. — Cf. Eustath. *ad Odyss.* p. 1390, l. 22.

fils de la terre (1). La forme de l'objet qu'il supporte est des plus remarquables : ce n'est ni le simple disque de la terre, ni le simple hémisphère surbaissé du ciel, comme sur l'Atlas du trésor des Épidamniens; ce sont les deux objets à la fois; c'est-à-dire le disque terrestre, sur les extrémités duquel repose la voûte du ciel. Nous avons donc ici un Atlas (2) soutenant à la fois *le ciel et la terre*, conformément aux anciennes idées exprimées par Panænus et le peintre du coffre de Cypsélus, figurés précisément comme j'avais pensé qu'ils devaient l'être, d'après la seule discussion des textes.

Quand on voit que le sujet d'Atlas avait été figuré sur deux monumens, dont l'un est du 8e siècle et l'autre du 5e avant J. C., on ne saurait être trop étonné de ce que le candélabre de M. Dodwell soit le *seul* monument antique connu qui le représente, conformément à la tradition suivie par les anciens artistes. Il est bien singulier qu'on ne le retrouve sur aucun des nombreux vases grecs à sujets mythologiques. Il n'en existe qu'un à ma connaissance, qui y ait quelque rapport, dont le style toutefois n'annonce pas une ancienne époque; on y voit *Hercule*, et non pas *Atlas*, succombant sous le poids du ciel qui est figuré comme un segment de cercle, où sont un croissant et deux étoiles (3). Les représentations jusqu'ici connues d'Atlas, soit statues, soit bas-reliefs, soit médailles, sont toutes de l'époque romaine, et se rapportent uniquement à la première forme du mythe, celle d'après laquelle Atlas soutenait *le ciel*, qu'on y voit représenté sous la forme d'un *globe* ou d'un *disque*, sur lequel sont tracés les douze signes du zodiaque, comme une image symbolique du ciel (4).

(1) *Præfat*. p. 5.

(2) J'ai vu depuis que M. O. Gherard a publié cette figure (Pl. II de sa *Venere Proserpina*.) A la p. 38, il y reconnaît un *Atlas*; néanmoins il assimile l'objet qui le surmonte au *Polos* ou Nimbe, qu'on voit à la Diane d'Éphèse et à d'autres divinités. Mais que fait-il des bras au-dessus de la tête? Son explication n'est point heureuse. Au reste, avant de savoir à quoi tient l'hémisphère qui surmonte le disque, peut-être n'était-il pas facile d'en trouver une meilleure. J'ai l'espoir que ce profond antiquaire changera d'avis à présent.

(3) Passeri, n° 249, t. III, p. 35.

(4) Dans Guattani, *Mon. ant. ined. ann.* 1786, p. 52. — Winckelm. *Werke* II, Band. S. 526.

Cette excessive rareté des représentations *grecques* d'un mythe aussi ancien que celui d'Atlas, est un fait assez remarquable. Il est probable néanmoins que des recherches ultérieures en feront découvrir quelqu'autre exemple, et que le bas-relief de M. Dodwell ne sera pas toujours, comme il est à présent, un exemple unique. D'avance on peut prédire que si, sur les monumens qu'on découvrira, le ciel est figuré comme un *globe*, ou sous forme de *zodiaque*, ils appartiendront à l'époque alexandrine ou romaine; et que, sur les monumens qui appartiendraient à la belle époque de l'art grec, le ciel sera figuré par un disque, ou bien selon le système de représentation que Pausanias a décrit, et que le candélabre de M. Dodwell reproduit évidemment.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

Bulletin Univ., VIIe S^on, Tom. XVII pag. 139.

